

TÔT UN DIMANCHE, après la première messe à Clonegal, mon père, au lieu de me ramener à la maison, s'enfonce dans le Wexford en direction de la côte d'où vient la famille de ma mère. C'est une journée chaude, radieuse, avec des zones d'ombre et de brusque lumière verdâtre sur la route. On traverse le village de Shillelagh où mon père a perdu aux cartes notre génisse Shorthorn rouge et, plus loin, on longe le marché de Carnew où l'homme qui l'avait gagnée n'a pas tardé à la revendre. Mon père lance son chapeau sur le siège du passager, baisse la vitre et fume. Je secoue mes cheveux pour défaire mes tresses et m'étends sur la banquette, regardant par la lunette arrière. Ici le ciel est bleu, dégagé. Là le ciel bleu est garni de nuages crayeux, mais le plus souvent

c'est un mélange enivrant de ciel et d'arbres strié de câbles électriques en travers desquels, de temps en temps, de petites volées brunâtres d'oiseaux fugaces se précipitent.

Je me demande comment elle sera, cette maison qui appartient aux Kinsella. Je vois une grande femme me surveiller, me faire boire du lait encore chaud du pis de la vache. Je vois une version plus improbable d'elle, en tablier, verser de la pâte à crêpes dans une poêle, demander si j'en voudrais une autre, comme ma mère le fait parfois quand elle est de bonne humeur. L'homme aura la même taille qu'elle. Il m'emmènera en ville sur le tracteur et m'achètera de la limonade rouge et des chips. Ou bien il me fera nettoyer les hangars et ramasser les pierres et arracher les sénescens et les patiences dans les champs. Je le vois tirer de sa poche ce qui, j'espère, sera une pièce de cinquante pence, mais en réalité c'est un mouchoir. Je me demande s'ils habitent dans une vieille ferme ou un pavillon neuf, s'ils auront des cabinets extérieurs ou une salle de bains avec des w.-c. et l'eau courante.

Je m'imagine couchée dans une chambre sombre avec d'autres filles, en train de dire des choses que nous ne répéterons pas le matin venu.

Une éternité, ai-je l'impression, passe avant que la voiture ralentisse et tourne dans un étroit chemin goudronné, puis un frisson lorsque les roues claquent sur les barres métalliques d'une grille pour le bétail. De chaque côté, des haies épaisses sont taillées à angle droit. Au bout du chemin se trouve une longue maison blanche avec des arbres dont les branches traînent sur le sol.

« Papa, dis-je. Les arbres.

– Eh ben quoi ?

– Ils sont malades, je dis.

– C'est des saules pleureurs », dit-il, et il se racle la gorge.

Dans la cour, de hautes vitres brillantes reflètent notre arrivée. Je me vois sur la banquette en train de regarder, aussi farouche qu'une enfant gitane avec mes cheveux en bataille, mais mon père, au volant, ressemble juste à mon père. Un gros chien en liberté au pelage

tacheté par les ombres des arbres pousse quelques aboiements rauques, sans conviction, puis s'assoit sur la marche et se retourne vers le seuil, où un homme s'est avancé. Il a un corps carré, comme les bons-hommes que mes sœurs dessinent parfois, mais ses sourcils sont blancs, assortis à ses cheveux. Il ne ressemble vraiment pas aux gens de la famille de ma mère, qui sont tous grands avec de longs bras, et je me demande si on ne s'est pas trompés de maison.

« Dan, dit-il, et il se crispe. Comment va ?

– John », dit papa.

Ils restent immobiles un moment à regarder la cour, et les voilà qui parlent de la pluie : la pluie manque, les champs ont besoin de pluie, le prêtre de Kilmuckridge a prié pour la pluie ce matin même, on n'a jamais connu un été pareil. Il y a une pause pendant laquelle mon père crache puis la conversation s'oriente vers le prix du bétail, la Communauté européenne, les montagnes de beurre, le coût de la chaux et des bains traitants pour les moutons. C'est une chose dont j'ai l'habitude, cette manière qu'ont les hommes de ne pas

parler : ils aiment détacher une motte de terre d'un coup de talon dans l'herbe, donner une tape sur le capot d'une voiture avant qu'elle démarre, cracher, s'asseoir les jambes bien écartées, comme si ça leur était égal.

Quand elle sort, la femme n'accorde pas la moindre attention aux hommes. Elle est encore plus grande que ma mère, avec les mêmes cheveux noirs mais les siens sont coupés net comme un casque. Elle a un chemisier imprimé et un pantalon marron évasé. La portière s'ouvre et je quitte la voiture, reçois un baiser. Ma figure, sous ce baiser, devient brûlante contre la sienne.

« La dernière fois que je t'ai vue, tu étais dans le landau, dit-elle, et elle recule, attendant une réponse.

– Le landau est cassé.

– Qu'est-ce qui est donc arrivé ?

– Mon frère s'en servait de brouette et la roue est partie. »

Elle rit, lèche son pouce et nettoie quelque chose sur ma figure. Je sens son pouce, plus doux que celui